

LE VIOOLON

FEUILLET DU "VIOOLON."

AURELIE

CONTE MÉLANCOLIQUE

I

Aurélie habitait au cinquième étage d'une maison neuve dans un quartier de gens riches. Cela arrive, dans les plus somptueux immeubles que de petits logements, cabinets sous les combles, chambres de domestiques restées inutiles, sont loués ou sous loués à de pauvres gens qui montent et descendent par l'escalier du service. Aurélie s'estimait très heureuse d'avoir pu trouver une mansarde dans ce quartier; comme elle travaillait— raccommodanteuse de dentelles— pour des femmes élégantes, mondaines, elle ne perdait pas le temps à de longues courses, les jours d'aller chercher et de rapporter l'ouvrage.

D'ailleurs, en général, elle n'avait pas trop à se plaindre; elle en connaissait de plus malheureuse qu'elle; elle avait de bonnes pratiques, toujours les mêmes, payant sans trop marchander, avec exactitude; tant bien que mal, elle nouait les deux bouts. Même elle mettait quelque argent de côté,— ah! pas beaucoup par exemple!— en prévision des chômagages ou des maladies. Enfin, elle était de celles qui, en échange d'un travail assidu, continu, dès le jour levé, jusqu'au soir sous la lampe, mangent, boivent, s'habillent, dorment dans un lit. Qu'aurait-elle pu espérer de mieux? Mise dans un hospice, toute petite, et oubliée là— par qui? est-ce qu'on savait?— elle en était sortie à seize ans pour entrer en apprentissage chez une dentellièrre de la rue d'Aboukir. C'était une brave femme, cette patronne, pas trop exigeante; l'hiver on ne se levait jamais avant sept heures du matin et on était bien nourri. En somme, Aurélie avait toujours eu de la chance. Puis, le métier appris, elle avait quitté l'atelier, avec l'ambition de s'établir, de se faire une clientèle. De la chance encore, elle avait trouvé du travail très vite. Maintenant, tout allait bien. C'est une chose difficile, que de gagner sa vie; elle la gagnait. Elle était contente, elle ne s'imaginait pas, à vingt-cinq ans, qu'il pût y avoir pour elle d'autre bonheur que de n'être pas malheureuse. Car elle était laide, tout à fait laide, et le savait, ne se faisant pas d'illusion. Maigre, les cheveux châtais, ternes, et des taches de rousseur, partout, sans l'excuse de la peau blanche.

On rencontre souvent, sur l'impériale des tramways, un petit sac de cuir au bras, en robe passée, le chapeau noué de rubans flétris,— avec un air de ne s'intéresser à rien,— des ouvrières pareilles à Aurélie; la laideur de ces pauvres filles est une des tristesses de Paris.

Autrefois, à Mateliers, elle avait bientôt compris que ce n'était pas des plaisirs faits pour elle que de s'en aller les dimanches à Bougival, ou à Sèvres, en compagnie de jeunes hommes qui vous offrent de monter sur les chevaux de bois et vous emmènent dîner sous des tonnelles d'où l'on voit glisser au fil de l'eau, pleins de chants et allumés de lanternes, des canots et des yoles; elle écouta avec des soupirs d'abord— tandis que l'aiguille va et vient entre les fils serrés,— le souvenir des amusements qu'on aurait; même deux ou trois fois, la tentation la troubla pour se divertir, elle aussi comme les autres. Mais non, trop laide. Elle essaia, pendant un temps, de se mettre de la poudre de riz, pour voir si on peut se rendre jolie, sur sa peau grise et rude; la blancheur ne tenait pas, ou faisait des taches épaisses, vilaines. Et elle se résigna à rester comme elle était, pas jolie, pas aimée. L'habitude lui vint de ne rien désirer, et, à présent,— un peu fière d'elle chez elle, de tout devoir à une seule, elle se sentait bien tranquille, ne se souvenait même plus des vagues tentations repoussées.

Si elle avait voulu, elle aurait pu se marier peut-être avec un ouvrier, pas difficile, satisfait d'une femme bonne et travailleuse, qui apporte un peu d'argent dans le ménage. Non. A quoi bon? Parfois lorsqu'elle allait se promener toute seule, dans ses rares jours de loisir, elle rencontrait des noces; elle se disait, en haussant l'épaule, que cela ne lui irait pas du tout,— à cause du teint gris et des taches de rousseur,— la couronne de fleurs d'oranger. C'était un être doux, paisible, bon, qui veut bien ce que le sort veut, et qui, peu à peu, devenait une vieille fille sans devenir une méchante femme.

II

Une fois comme elle travaillait près de sa croisée ouverte, sans penser à rien, vague, nulle, elle vit, en baissant le regard pour chercher une bobine, un jeune homme accoudé à l'une des fenêtres de la maison d'en face. Elle eut cette impression qu'il la regardait. Ah! bien oui, est-ce qu'on la regardait. Elle ne s'inquiéta plus de cela, continua de travailler, ferma sa croisée le soir venant, sans un coup d'œil au dehors, et se coucha, comme d'ordinaire, après le petit repas. Pas gourmande ni délicate de la charcuterie dans une assiette fêlée.

Mais, couchée, elle ne s'endormit pas. Elle revoyait, plus nettement qu'elle ne l'avait vu, le voisin, élégant, brun, des moutaches fines,— quelque riche jeune homme, qui s'était mis à la fenêtre, par hasard. Pourtant, il lui sembla bien qu'il l'avait regardée! Elle eut un grand éclat de rire, dans son oreille, à cette pensée que quelqu'un s'était occupé d'elle. Un rire qui s'arrêta vite, interrompu d'une envie de pleurer. Voyons est ce qu'elle devenait folle? Elle voulait dormir, crispait ses paupières, s'obligait à ne pas bouger. Elle dormit. Elle fut en s'éveillant, plus lasse qu'après une longue nuit de travail. D'ailleurs, elle ne songeait pas du tout au jeune homme aperçu la veille; on l'aurait fort étonné en lui demandant pourquoi ce jour-là, elle ne s'asseyait pas près de la fenêtre, selon son habitude. De temps en temps, elle se considérait dans la petite glace, se trouvant très laide, avec toutes ces taches de rousseur, et soupirait, sans raison. Du matin au soir, elle travailla avec une telle hâte qu'elle s'étonna, au moment de se coucher, de la besogne faite; et elle dormit très bien, débarrassée de toutes chimères. Mais le lendemain, après le déjeuner, elle n'y put tenir, se jeta vers la croisée, l'ouvrit, vit, reconnut, admira le jeune homme en veston soustaché, et faillit devenir folle, car il lui envoyait des baisers!

III

Elle aimée,— n'importe, elle ne faisait pas différence,— elle aimée, si laide pourtant! Ça ne se voit peut-être pas de loin, les taches de rousseur? Elle s'inclina, repoussant ses cheveux dans la pleine lumière, pour se montrer sans mensonge,— et il lui envoyait des baisers toujours! Elle se réfugia au fond de sa chambre, secouée d'une émotion dont elle n'avait jamais connu la possibilité seulement. Est-ce qu'elle rêvait? Ce jeune homme là, si beau, ah! oui, si beau! si charmant,— elle avait remarqué, dans un coup d'œil, un signe qu'il avait au dessus de la lèvre; mais on voyait donc tout malgré la largeur de la rue! mais, alors, il la voyait donc, lui, telle qu'elle était?— ce jeune homme, si beau, si riche, si élégant, la regardait, lui faisait des signes, l'aimait? elle se mit à sangloter entre ses mains jointes, avec une si délicieuse angoisse qu'elle croyait mourir et revivre dans un paradis. Pas une minute l'idée ne lui vint que, par un infâme jeu, ce voisin, content, charmé, à qui s'offraient tant d'autres amours, la voulait railler, pauvre fille. Elle se leva, courut vers le miroir, et pleurante, riante, extasiée, se trouva belle!

Dès ce moment, sa vie fut un long délice. Assise devant la petite fenêtre, presque lucarne, de la mansarde, elle revoyait, chaque jour, à la même heure, le jeune homme inconnu, qui lui souriait, lui parlait du regard, lui avouait, d'un muet remulement des lèvres, les tendresses qu'il avait dans le cœur. Elle sentait, elle, si médiocre, si chétive, si laide, naguère,— car elle était, à présent, certaine de ne plus l'être,— elle sentait qu'elle était adorée plus qu'aucune autre femme. Et des fiertés lui venaient! Elle eut aussi des coquetteries. Après quelques semaines, elle prit, derrière le rideau blanc de la croisée, des airs sévères, qui se fâchent. Elle ne daignait pas toujours regarder celui qui la regardait si tendrement, si obstinément; elle espérait assez, pour oser le désespérer.

Cependant une fois, il la supplia, avec un geste si tendre, avec un abandon si ardent de lui-même de le laisser venir auprès d'elle, qu'elle défaillit, et qu'elle ne put s'empêcher, presque mourante, de répondre par un signe qui voulait dire: Venez!

IV

Elle l'attendait, debout, appuyée au mur, craignant de se laisser tomber sur les carreaux de la mansarde.

Elle attendait. Depuis quelques instants il aurait pu être là. Descendre un escalier, traverser une rue, monter cinq étages, n'exige pas beaucoup de temps. Elle s'étonnait. Qu'arrivait-il? Elle alla sur le palier, écouta. Rien. Personne ne montait. Aucun bruit. Elle rentra dans sa chambre, se hâta vers la croisée ouverte. Il n'avait peut-être pas compris le signe qu'elle avait fait. La fenêtre en face, était close! Où était-il! Pourquoi n'apparaissait-il point? Elle ne craignait plus ce qu'elle avait redouté tout à l'heure; elle désirait, avec un redoublement éperdu, tout ce qu'elle avait désiré.

Mais, peut-être, à cette seconde, précisément, il traversait la rue, venant chez elle? Elle se pencha, tout le buste en dehors, autant qu'elle put. Il y avait un rebord de toit, en zinc, qui cachait un peu la chaussée; elle se pencha encore... et poussa un cri de rage plaintive! car, là au dessous d'elle, au balcon du quatrième étage, celui qu'elle attendait parlait à une jeune femme en peignoir, chignon roux, parmi des montées de vigne vierge et des rougeurs de lauriers roses. Elle s'était trompée pendant si longtemps! Hier, aujourd'hui, toujours! Ce n'était pas à elle, c'était à cette jeune femme, au-dessous, chez qui l'on monte par le grand escalier, que s'adressait les regards, les baisers, les sourires. Elle aimée! ah! bien oui, si laide, avec ces taches de rousseur.

Elle sentit un éboulement de sa tête dans son cœur, qui se rompit, et alors, comme elle les voyait encore se parlant, au-dessous d'elle, si près d'elle, et qu'elle se penchait toujours davantage, et qu'il lui eut fallu un effort pour revenir dans sa chambre, elle ne fit pas cet effort, et se pencha de plus en plus, se laissa tomber, tomba, effleurant du vent de sa jube la vigne vierge qui grimpe et la fragilité des lauriers roses.

FIN

LOTERIE NATIONALE

\$30,000

DE PRIX SERONT TIRÉS

LE 20 AVRIL 1887
PRIX DU BILLET, \$1.00

Pour obtenir billets, informations, etc., s'adresser au secrétaire.

S. E. LEFEBVRE,
19 rue St-Jacques.

FEUTRES NOUVEAUX

DERNIERS STYLES DE PARIS
LONDRES ET NEW-YORK.

VIENNENT D'ÊTRE REÇUS

CHEZ C. ROBERT

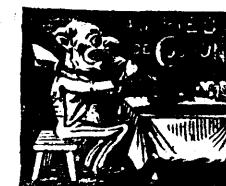
Le magasin populaire de chapellerie de Montréal.

PRIX DES PLUS MODÉRÉS

C. ROBERT

Coin des rues St-Laurent et Vitre.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, prunes, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE,
Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE
D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDERABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRANT
No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE - THERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

